

dessus d'elle. Quelqu'un l'épiait. Une silhouette se profilait derrière un fin rideau rouge à l'étage. Probablement Rémi, le fils aîné du fermier, le vieux garçon de trente-six ans, ne semblait pas près de déloger de chez ses parents. Elle l'avait toujours trouvé spécial. Rutger le fréquentait depuis l'enfance et l'appréciait pour son côté naturel, comme un antidote à la superficialité du milieu de la publicité. Mais, sous ses airs de gars simple de la campagne, Rémi la mettait parfois mal à l'aise. Comme avant-hier... Il avait fallu qu'il passe au moment où elle sortait du taxi. Il s'était arrêté et avait baissé sa vitre pour la saluer. Toujours cette manie de vous dévisager et de vouloir pénétrer vos pensées. Il avait eu cette attitude quand il lui avait demandé si Rutger était là. Elle avait improvisé en inventant qu'elle préparait une surprise pour lui et qu'il ne fallait surtout pas qu'il sache qu'elle était ici...

Un frisson parcourut son échine. Elle devenait parano. Il ne pouvait pas être au courant.

Rémi n'avait jamais mis un pied en République Démocratique du Congo. D'ailleurs, il avait la tête de quelqu'un qui n'était jamais allé plus loin vers le nord, jusqu'à cette mer du même nom, ou plus au sud, vers la frontière luxembourgeoise... Comment pouvait-on rester toute une vie dans cet endroit ?

La silhouette disparut. Elle s'élança. La pluie tomba de plus belle et brouilla sa vue. Le village était plongé dans une sieste collective. Cela ne lui déplaisait pas. En quelque sorte, elle était venue effectuer une retraite. Ce ciel gris austère couplé à un silence monacal lui convenait parfaitement. Il y avait dans ce séjour clandestin quelque chose qui frisait le mystique, elle ne saurait pas dire pourquoi. Le sentiment que sa vie allait prendre un nouveau départ. L'eau qui dégoulinait maintenant sur son visage la lavait peut-être de ses péchés... Elle n'était pas une catholique pratiquante, mais les notions du bien et du mal étaient solidement incrustées en elle.

Coup de fil à 19 h 30 : M. Dijoud, du deuxième étage. Sa femme, Pascaline, s'inquiète que *ces gens* rayent la cage d'escalier avec les gros meubles qu'ils font passer. Quelques questions et je recolle les morceaux. Bien sûr : l'appartement du quatrième gauche est vide, les Hamid sont partis s'installer à Nice pour être plus près de la belle-mère en état de décomposition avancée. Le nouveau locataire nous fait le coup du déménagement dominical. Encore un petit con qui va ruiner ma tranquillité. Un regard vers sainte Sarah. Je me calme. Un coup de plumeau s'impose ou elle va devenir aussi blanche que moi. Est-ce que ça sent le chien ? Avec la fortune que je dépense en vaporisateur, il n'y a pas intérêt.

19 h 55. C'est la goutte d'eau. La voisine du quatrième face frappe à ma porte. Trois coups. Elle doit trouver ça plus solennel. Je pourrais faire le mort. J'ai tout à fait pu sortir pour m'acheter un dessert, par exemple. J'hé-

site quelques secondes. Ouvrir, ne pas ouvrir. Comme d'habitude, je cède.

— Madame Keller, vous savez que le syndic m'a fait installer une sonnette à grands frais ? C'est vous qui l'avez payée, avec *vos* charges. Ne pas l'utiliser, c'est du gâchis pur et simple.

— Monsieur Pierre, j'appelle la police ! On n'a pas le droit de faire ça, un remue-ménage pareil un dimanche ! Les murs, vous savez bien, c'est du papier à cigarette ! Déjà ils ont grimpé les cartons, ils ont fait un boucan pas possible, je n'ai rien dit. Mais là ? Il va se passer quoi ? Ils vont bouger les meubles jusqu'à minuit ? C'est un manque de respect ! Il faut faire quelque chose !

Il y a une brigade juste à côté, à quelques mètres, une super-pâtisserie nous sépare. Je connais suffisamment les méthodes de Mme Keller pour savoir qu'elle ne fait pas semblant. Si je n'interviens pas, elle est vraiment capable de les appeler. Elle ne se demande jamais si passer l'aspirateur trois fois par jour (après chaque repas,